

Philippe
Métayer

Ticket
noir
pour
taxi boy



Philippe Métayer

Ticket noir pour Taxi boy

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47019-5

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Tempo

Mon cœur battait encore, mais je ne pouvais pas bouger, je n'entendais rien, je ne voyais rien. Mon sang marquait le tempo, rythme binaire en porte-à-faux. Une chasse d'eau chuintait, bruit léger de source intermittente. J'ouvrais les yeux lentement, l'endroit très propre sentait l'eau de javel, un espace lumineux, quadrillé, déformé, s'étendait devant moi et me faisait penser au tableau de Salvador Dali : « le crâne de Zurbaran ». Les personnages que je croyais voir comme sur le tableau, n'étaient autres que les pissoirs dont je distinguais les siphons par en dessous. Un néon tressaillait de temps en temps mais la lumière vive et blanche ne s'éteignait jamais.

Une vague douleur sur l'arcade sourcilière m'empêchait d'organiser mes pensées, j'avais dû heurter un lavabo en tombant. J'essayais de bouger, la moitié de mon corps réagissait, le côté gauche, celui du cœur.

Où avais-je vu ces chaussures gold et blanches de marque anglaise ?

Qu'est-ce que je foutais là ?

Une paralysie m'empêchait de contracter les muscles de ma cuisse droite, lourde et engourdie, par contre, je ressentais une douleur vive comme une piqûre de frelon à mon avant-bras droit. Appuyé sur ma joue gauche je remarquais la tache rouge de mon sang qui stagnait sur le damier noir et blanc.

Je tournais lentement la tête et ramenaï mon bras gauche. Je discernais ma montre-bracelet, elle ressemblait à une immense horloge floue. Un bruit ralenti de maracas me fit penser à la danse et aux tickets que me donnaient ces dames. Ce n'était que le bruit de l'aiguille des secondes. Le cadran devint net, la trotteuse venait de dépasser la lucarne des jours où était inscrit le nom d'une marque de collants, et soudain, tout me revint. Nous étions dimanche, il était six heures du matin et le « Dôme Vert » ne retrouverait son animation que vers treize heures pour la matinée de quinze heures.

Je levais la tête pour examiner la pièce en contre-plongée, elle me sembla immense. Je me trouvais dans les toilettes « hommes » où j'avais l'habitude de me refaire une beauté avant d'entrer en piste, entre les danses et enfin après pour effacer sueur, parfums divers ou autres inconvénients liés à ma vie de danseur professionnel. Un gros tuyau récemment repeint en vert pâle, descendait du plafond et s'enfonçait dans le sol près de la porte d'entrée. Ce serait le premier objectif à atteindre pour pouvoir accéder au couloir, le traverser, ouvrir la porte du cagibi vestiaire réservé aux taxis boys dont je possédais l'une des clés, puis à mon armoire personnelle cadenassée et enfin à mon téléphone

portable que j'avais laissé dans la poche de mon imperméable.

Je me demandais pourquoi je me trouvais là, étendu par terre en train de souffrir, de mourir peut-être ? pourquoi étais-je tombé comme ça, moi Michel Ivanov, Monsieur Fernand dit le fonctionnaire, moi le danseur le plus classe du « Dôme Vert ».

Le « Dôme Vert », ancien casino, est une grande bâtisse construite au milieu d'un parc et tire son nom de son toit en forme de dôme recouvert de plaques de cuivre. Sous la coupole, décorée d'une fresque 1925, à la gloire de la danse, une piste circulaire entourée de tables permet aux danseurs d'évoluer à l'aise. Sur le côté droit, faisant face à une glace immense, un bar de style nouille est le lieu de toutes les rencontres et entremises. À l'opposé de l'entrée, de chaque côté de l'estrade où trône l'orchestre, un escalier descend à gauche et conduit aux toilettes « hommes » et « dames », un autre monte, à droite, au-dessus des arcades du bar, par où l'on accède au bureau et à l'appartement de Monsieur et Madame Touret, directeurs. Ce dancing renommé n'a rien d'une boîte branchée et accueille du vendredi soir au dimanche après-midi la clientèle embourgeoisée élégamment correcte de la ville. Dans cet établissement sans histoires, la police ne met les pieds qu'en rythme, discrètement, en prenant le tempo d'un orchestre éclatant et efficace, quoiqu'un peu assourdissant lorsqu'on se trouve près des enceintes acoustiques et que la chanteuse, ringarde consentante, imite les vedettes en vogue dépassée. L'établissement fermé le lundi, est utilisé du mardi au vendredi pour des séminaires. Le couple Touret gère ces deux activités

avec rigueur et possède d'excellentes relations dans le monde des affaires.

En m'appuyant sur le coude droit et sur mon bras gauche j'essayais de ramper. Même en repoussant le mur de ma jambe gauche valide, mon corps ne se déplaça que de quelques centimètres. En tournant la tête j'aperçus un rectangle noir que transperçait une épingle de cravate. Je tirais sur le bras gauche pour me soulever, glissais ma main sur ma cravate et me piquais la paume, le bijou fétiche, cadeau de madame Touret, était toujours sur ma poitrine. J'allongeai mon bras pour atteindre ce qui me sembla être un ticket noirci transpercé par une épingle qui n'était pas la mienne mais il manquait quelques centimètres... La grande aiguille de ma montre s'était déplacée, six heures vingt-cinq, la trotteuse jouait toujours des maracas. L'image des chaussures, de marque anglaise, gold et blanches, me revint. Malgré son engourdissement, mon esprit se mit à remonter le temps. Quelle était donc la personne que j'avais vue pour la dernière fois ? Était-ce une femme ? Un homme ?

Une femme, une très grande femme hommasse, solide et rustique, bâtie pour les gros ménages : Hermine Duchoux, dame pipi du « Dôme Vert »... Je l'avais croisée dans le couloir.

– Bonsoir, Minette, avais-je murmuré. Quelquefois je disais « mon chou » mais ce matin, j'avais bien dit « Minette »

– Bonsoir, ou plutôt bonjour Monsieur Fernand, m'avait-elle répondu en m'ouvrant la porte des toilettes « hommes ».

Le « Dôme Vert » fermait ses portes à cinq heures le dimanche matin, Hermine avait une demi-heure pour lustre les robinets en les faisant couler, tirer plusieurs fois les chasses d'eau, appuyer sur les poussoirs des séchoirs automatiques. Le pavé, son jeu de dames comme elle disait, n'était lavé à l'eau de javel que lorsqu'elle arrivait à douze heures trente. Elle travaillait vite. Entre nous, nous évitions les banalités du genre : « encore une de faite » ou bien « il fait beau aujourd'hui » sujets puérils pour une travailleuse honnête du privé et un taxi boy fonctionnaire de l'état. Courageuse, elle avait élevé seule Marc, son fils caractériel et fantasque. Entre Hermine Duchoux et moi, il y avait la même connivence que sur un paquebot entre un employé du salon des premières classe et une technicienne de surface des troisièmes. Nous étions quand même tous les deux au charbon. Cette image de bateau m'obsédait, j'avais été matelot dans ma jeunesse.

– J'ai terminé chez les hommes, vous pouvez vous faire beau ; je fais les dames et je m'en vais, avait-elle lancé d'une voix puissante.

Je regardais ma montre, il était six heures quarante-cinq. J'avais mal à la tête. L'odeur d'eau de javel flottait toujours. Je fus surpris de m'entendre prononcer à voix haute et blanche : « le damier est lavé, Monchoux a lavé le damier ! » Je m'étais mis à ramper en direction du tuyau vert. Mon bras droit et ma jambe droite suivaient le mouvement de la partie gauche de mon corps. J'avais avancé de quelques centimètres et au passage empoché le ticket noir transpercé de l'épingle de cravate. Je n'étais pas près de rejoindre mon appartement...

Mon appartement ! Il représente pour moi beaucoup plus qu'un logement. J'y habite seul, sans rien devoir à personne car j'ai attendu la fin de la procédure de divorce avec Helena pour en faire l'acquisition. C'est un très bel appartement du centre ville, confortable et cossu, composé d'un double séjour, d'une grande chambre et d'un vaste bureau qui abrite mes collections. La garantie de mon salaire de fonctionnaire m'a permis d'emprunter une somme à taux réduit, le complément a été apporté par quelques-unes de mes bienfaitrices qui ont eu le privilège d'y passer de temps en temps et, par le fric que j'ai pu arracher à Helena ! Il m'a fallu quatre ans pour réaliser mon rêve : vivre seul, devenir le plus riche et le plus égoïste possible au milieu de mes livres d'art et d'histoire, de mes cigares, de ma cave de vins fins et de spiritueux, de mes armes, de mon bateau, de ma grosse voiture, au milieu de moi-même, tranquille, quoi !

Avec Helena, même si je me félicitais d'avoir bien manœuvré, j'y étais allé un peu fort ! Mais pourquoi était-elle venue encore hier soir faire un scandale sur la piste ? Nous n'avions pourtant plus rien à nous dire. Elle avait dû arriver vers minuit, je buvais une coupe avec les époux Mercier, riches commerçants, habitués du « Dôme Vert. »

Monsieur et Madame Mercier vendent des chaussures en plein centre ville, sur une voie piétonne, dans un grand magasin à l'enseigne orgueilleuse et à la devanture imposante, transmis de mère en fille depuis des lustres. Les Merciers chaussent toute la ville. Leurs fidèles clients nantis ou modestes ignorent les grandes surfaces. Du solide

modèle « Méphisto » pour bon marcheur, aux pieds tournants de « Mister Lobb » pour gens aisés, en passant par les « Doc. Martens » pour les jeunes, les Merciers cèdent au juste prix les meilleures productions qu'elles soient françaises, anglaises, ou italiennes. *Chausseurs sachant chausser*, ils ont la cote ! Le samedi soir et le dimanche après-midi, ils se reposent au « Dôme Vert » de leur mercantilisme hebdomadaire. Couple mal assorti, Edith est grande, élégante et fine, Georges plutôt petit, rond et chauve. Il la suit comme le plus jaloux des toutous mais ne danse jamais et préfère rester assis pour regarder les jambes des danseuses en sirotant. Il boit coupe sur coupe, ce qui a pour conséquence de le mettre dans un état second qui le rend heureux mais qui l'oblige à descendre aux toilettes « hommes » assez souvent. Le champagne pris en abondance aurait-il des vertus diurétiques ? Edith, cinquante-six ans, le même âge que moi, est ma cliente attirée pour le tango, elle a contribué à arrondir mon pécule, grâce aux nombreux tickets qu'elle me donne et aux primes dont elle me gratifie pour me récompenser de mes efforts chorégraphiques.

– À moi ! Au feu ! Au secours ! hurlais-je dans le silence meublé de bruits domestiques. Six heures cinquante-six à ma maraca. J'avais avancé d'un bon mètre vers le tuyau vert... Quelqu'un allait venir peut-être ?

Mais je savais que l'appartement des Tourets se trouvait à l'opposé des toilettes et qu'il eût fallu un événement grave pour qu'ils se manifestent... Ils venaient sans doute de s'endormir jusqu'à midi comme d'habitude.

Avec Edith, nous avons décidé de nous présenter au concours du dimanche après-midi. Mon état présent m'obligerait sûrement à déclarer forfait !

Après le scandale d'Helena qui avait permis à Igor Bouka, amateur de tango trop vieux pour être taxi boy, d'inviter Edith Mercier, j'étais resté seul avec Georges Mercier. Il me regardait de travers depuis un moment.

– Ma femme vous a fait un cadeau l'autre jour. Pourquoi ? Etes-vous plus que son danseur favori ? m'avait-il dit brusquement.

– Oui... Heu... Non, elle m'a offert une épingle de cravate, elle sait que j'en fais collection, pour me remercier de l'avoir choisi pour le concours.

Mercier n'avait pas insisté. La série de tangos était terminée, je me levais pour travailler, je devais faire valser madame de Boubers.

Madame de Boubers ! Petite noblesse d'Empire, la soixantaine, célibataire endurcie, qui s'adoucit en me voyant. Elle ne m'est pas antipathique, mais je me méfie d'elle car elle entretient des relations très ambiguës avec Igor Bouka que je déteste profondément. Elle se pique de littérature en tenant un journal intime. Elle tient à en faire un roman qu'elle publiera à compte d'auteur et qu'elle vendra sous le manteau de fourrure qu'elle n'ôte que pour danser. Elle a un gros défaut aux yeux de certains, elle parle beaucoup trop. On l'a surnommée : « la gazette ».

Après la valse, je me dirigeais vers le bar pour éviter Helena qui continuait de discuter avec les Merciers.